

# LES AVEUX DE PRAGUE

LA signification politique du procès de Prague apparaîtra sans doute clairement au cours des années à venir. Pour le moment, nous en sommes réduits aux conjectures; mais le schéma de l'affaire Slansky, que j'ai tracé ici même en janvier dernier, peut fournir un élément d'explication. Si cette perspective est exacte, Gottwald a mis à profit la crainte de la guerre existant en U.R.S.S. et le soulci du Kremlin d'éviter les incidents internationaux, pour imposer sa propre politique et ses propres équipes, et liquider tous les exécutants directs des directives soviétiques, particulièrement honnis du peuple tchèque parce que considérés comme responsables de l'exploitation industrielle et agricole à outrance des années 1948-51; les Russes n'ayant pu empêcher cette révolution de palais, un compromis paraît alors s'être établi entre Moscou et Prague, grâce auquel les agents soviétiques sont poursuivis sous l'éternelle et unique inculpation à-tout-faire d'espionnage occidental. Ainsi, Slansky, Geminder, etc... servent une dernière fois la politique de leurs maîtres, contribuant du même coup à empêcher tout rapprochement entre Gottwald et l'Occident. L'amalgame de ce procès et du procès Clementis (celui-ci véritable communiste modéré, auquel son attitude lors du pacte germano-soviétique n'a jamais été véritablement pardonnée), complète le filet enserrant Gottwald et l'empêchera de devenir « titiste », ne lui permettant d'atteindre à une certaine autonomie qu'à l'intérieur du système soviétique. Rappelons que Clementis avait été sacrifié par Gottwald à Slansky avant la déchéance de celui-ci.

A ce schéma, il faut probablement ajouter, comme l'indiquait déjà M. Hubert Ripka, dans une conférence de presse au début de l'année, que l'opération Gottwald n'a été possible qu'en fonction de certaines modifications survenues dans le rapport de forces intérieur de la haute bureaucratie soviétique; nous pouvons dire maintenant : en fonction de la « coexistence » proclamée seule doctrine officielle par l'article de Staline dans le *Bolchevik* (qui date de février et n'a été publié que huit mois plus tard). L'élimination des « durs » est maintenant possible partout, qu'ils soient dirigeants ouvriers authentiques ou simples commis de Moscou : Gilles Martinet analyse pour nos lecteurs cet aspect international de l'affaire tchèque, en même temps que les processus psychologiques.

★

Quoi qu'il en soit, tout espoir de voir le « gottwaldisme » se différencier au moins moralement du stalinisme disparaît devant ce procès où l'odieux se mêle au grotesque selon des traditions établies, dont les procès Rajk et Kostov ont fourni les avant-derniers exemples. A Budapest, on avait fait preuve d'une haute fantaisie en faisant remonter la « trahison » de Rajk et des Yougoslaves à des contacts avec la Gestapo, intervenus pendant leur combat en Espagne dans les Brigades Internationales et pendant leur internement après 1939 dans des camps français... où la plupart des personnages mis en cause ne se trouveront jamais. Ces ignominies sont presque dépassées par les « aveux » de Mme London demandant « humblement » le châtiement pour son mari et par les « aveux » de l'ancien secrétaire général-adjoint du P.C. tchécoslovaque, Joseph Frank, qui se reconnaît « assassin responsable de la mort de plusieurs déportés à Buchenwald ». Contre lequel d'entre nous, anciens déportés, qui avons essayé de sauver nos amis en intervenant auprès de la bureaucratie des camps pour les arracher des commandos de destruction, et qui avons ainsi nécessairement fait prendre leur place

par une victime anonyme dans le contingent exigé — contre lequel d'entre nous ne pourrait-on prononcer la même terrible accusation? En France, seuls les anciens alliés de la Gestapo osent soulever aujourd'hui contre nous cette angoissante question de conscience.

De la comédie faisant des agents russes des agents américains, il n'y a qu'à rire, comme on peut rire des accusations portées contre Zilliacus et Alexander Werth, champions permanents de la compréhension Est-Ouest. Mais l'excitation systématique de la passion antisémite, pourtant à peine présente en Tchécoslovaquie, ne prête même pas à sourire et nous oblige à nous souvenir de la liquidation récente d'Anna Pauker : le ministre Loebel « agent de la Gestapo, trotskyste, sioniste »; Frejka « juif, espion britannique, cosmopolite »; Slansky « sioniste » et protecteur des juifs; l'arrestation et les « aveux » d'un homme politique israélien qui n'était même pas communiste (comment l'a-t-on fait parler celui-là?); tout cela dessine un sinistre tableau dont on remercie les communistes d'avoir à nouveau avivé les couleurs. Les démocrates français qu'un autre danger et les prodromes d'une autre oppression, obligent et obligeront longtemps à lutter côte à côte avec les communistes, ont intérêt à ne jamais oublier qu'il ne peut y avoir aucun accord loyal, profond et durable, mais seulement des alliances circonstancielles et provisoires, avec ceux qui pratiquent, qui approuvent ou qui excusent une telle défiguration de l'homme.

★

Peut-être a-t-on commis à Prague et à Moscou une erreur de jugement. Nous l'écrivons souvent : les communistes vivent en vase clos. Ils n'ont de contacts réels, dans leur propre pays et à travers le monde, qu'avec deux espèces d'hommes; d'abord, avec de vrais staliniens rompus à la gymnastique d'un pseudomarxisme caricatural; ceux-ci ont perdu tout sentiment de l'importance du fait réel, scientifique, localisé et daté, et l'ont remplacé par ce simple mensonge, appelé le fait « objectif » : *je pense que tu dois être amené à tuer ton prochain, donc « objectivement », tu es un assassin, donc pour simplifier devant le peuple, je te forcerai à avouer ton crime.* Et en dehors de ces machiavels dialecticiens, les dirigeants communistes ne connaissent qu'un public de militants et de sympathisants au cerveau infiniment plus droit, mais dont la fidélité obscurcit le sens critique ou qui se réalimentent jusqu'ici avec lassitude aux mensonges qu'ils ne pouvaient empêcher.

Ainsi, dans cet univers déformé et déformant, ce n'est pas seulement le sentiment du juste et de l'injuste qui se perd, mais aussi celui de l'utile et de l'inutile. La tactique elle-même, comme toute science, exige des repères que seule l'exacte vérité peut fournir. Et l'on s'est tellement habitué en haut lieu à voir les pires sottises entérinées par une claqué assidue et par un public docile qu'on se dit : une invraisemblance de plus, qu'importe.

C'est mal juger. D'abord parce qu'il se produit un phénomène d'accumulation, une « anaphylaxie » dans l'esprit humain; Prague ajouté à Budapest et à Sofia peut faire déborder la coupe. Ensuite, parce que l'Occident tout entier s'identifie mieux avec Prague qu'avec Budapest ou Sofia; un pays presque occidental, une ancienne nation démocratique tombée à ce niveau-là, et voilà l'atroce mascarade qui nous touche presque dans notre personne. Je prie les dirigeants du Kremlin et du Hradschin de faire attention à ces lignes, car on ne leur dira ceci dans aucun autre journal : je sais que beaucoup de communistes fran-

çais ont le cœur soulevé en ce moment par la lecture quotidienne de l'*Humanité* et en ont assez d'être traités en pantins « objectifs ». Mais peut-être se moque-t-on au Hradschin de ce qui se passe ailleurs qu'au Hradschin ; et peut-être se lave-t-on les mains au Kremlin du sort du communisme occidental, peut-être y compte-t-on seulement, pour assurer la tranquillité de l'U.R.S.S., sur la « rivalité des capitalismes », sur MM. Churchill et Pinay.

En tout cas, si la bourgeoisie française avait la moindre grandeur d'âme, le moindre souci d'élégance, et même la moindre adresse, M. Brune libérerait immédiatement Henri Martin, Alain Le Leap et les militants communistes emprisonnés, en se bornant à faire remarquer qu'on ne les a pas, ici, contraints à s'accuser d'être d'anciens agents de la Gestapo.

**Claude BOURDET.**